

Les finalités de l'Ecole et la centration sur « les fondamentaux »

Participation au Forum du Comité scientifique de la FNAREN, Vendredi 19 juin 2009, Congrès FNAREN, Saint Etienne¹

Question mise en débat par la FNAREN :

« Aujourd'hui, nous devons nous demander quelles sont les finalités de l'Ecole. Se limiter aux fondamentaux, quelles conséquences ? »

Quelques pistes...

Ce n'est pas la première fois depuis la création de l'école laïque, gratuite et obligatoire, que l'école est attaquée. Une campagne de dénigrement a été orchestrée autour de formules à l'emporte-pièce comme « la faillite obstinée de l'école française », « la fabrique de crétins »... « Et vos enfants ne sauront pas lire... ni compter ! ». Sans doute est-il urgent, et d'autant plus pour tous ceux qui veulent encore croire à l'école de la République comme outils de construction et d'émancipation de tous les enfants, de clarifier les finalités et les objectifs de l'école.

Dans sa présentation des programmes de l'école primaire, le 20 février 2008, Xavier DARCOS a déclaré vouloir réaliser « une révolution culturelle de l'essentiel » en « recentrant les programmes sur les fondamentaux ».

Cette affirmation, reprise par la FNAREN en y ajoutant le verbe « se limiter à » me semble particulièrement intéressante à explorer par les ouvertures qu'elle offre sous son premier abord extrêmement restrictif.

En effet, qu'entend-on par « fondamentaux » ?

Le ministre le rappelle : « c'est l'essentiel »...

Peut-être est-il nécessaire en effet de « se recentrer sur les fondamentaux » et d'interroger « ce qui est essentiel », à un moment donné, pour chacun des enfants accueillis à l'école. Encore faut-il s'entendre sur cet essentiel et donc sur ces fondamentaux. Est-ce que ce sont les mêmes, au même moment et pour tous les enfants ?

La société en demande souvent trop à l'école. N'est-ce pas une des raisons pour lesquelles cette dernière a toujours été et sera toujours mise en échec, ses résultats se situant toujours en deçà des attentes projetées sur elle ? FREUD situait déjà l'éducation parmi les trois « métiers impossibles », avec gouverner et soigner...²

Xavier Darcos définit cet essentiel, de son point de vue : « lire, écrire, compter ». En guise de ce qu'il nomme « une révolution culturelle, il reprend les propos de ses prédécesseurs : Gilles de Robien, Luc Ferry et bien d'autres...

¹ Quelques notes préparatoires en vue de ma participation aux échanges

² Préface à August AÏCHHORN, Jeunes en souffrance, Nîmes : Champ social éditions, 2005, 205 p.

Qui ne souhaiterait pas que tous les enfants sachent lire, écrire, compter, à la fin de leur scolarité primaire ? C'était déjà l'objectif assigné à l'école de Jules Ferry. Cette visée n'a par contre jamais été atteinte et ceci permet d'affirmer que « les bonnes vieilles méthodes », contrairement à ce que l'on nous assène, n'ont pas eu des résultats extraordinaires. Nombre d'élèves restaient illettrés... Cela se voyait moins : tous les élèves ne présentaient pas le certificat de fin d'études primaires par exemple et d'autres étaient orientés d'une manière précoce, dès 1909 vers les classes de perfectionnement, puis vers les filières multiples des années 1960-70... De plus, l'école obligatoire ne l'était pas jusqu'à seize ans...

Il est sans doute important de se souvenir par ailleurs que le Ministère de « l'Instruction publique » est devenu celui de « l'Education nationale » en 1932, avec un bref retour à la première appellation sous le gouvernement de Vichy. Or, la disparition du mot « éducation » dans les programmes de 2008 et son remplacement par celui « d'instruction » devant « civique » interroge... On peut de plus estimer discutable la définition des « **fondamentaux de la République** » par Xavier Darcos. Alors que l'on aurait pu attendre – et espérer –, par exemple, la compréhension, l'apprentissage et la mise en oeuvre dans le lieu scolaire des valeurs fondamentales de la République comme « liberté, égalité, fraternité », on découvre que les élèves de CE1 devront connaître « le drapeau, la Marseillaise et le buste de Marianne » (Brigitte Bardot, Laetitia Casta ou la nouvelle star à la mode ?).

A contrario, en décembre 2008, lors d'une rencontre du Comité scientifique de la FNAREN, Albert Jacquard affirmait avec force : « On devrait écrire au fronton de toutes les écoles : ici on apprend à vivre ensemble... On apprend la rencontre »....

La FNAREN interroge les conséquences de cette centration sur « les fondamentaux »

Nous en voyons déjà les effets et nous le verrons sans doute encore de plus en plus si rien ne vient interroger et repenser ce qui est engagé et si ces instructions étaient prises à la lettre par les enseignants (mais de quelle marge de manœuvre disposent-ils pour résister ou faire autrement ?).

Le recentrage sur « l'essentiel » privilégie les mécanismes et la docilité intellectuelle

Donner la priorité aux mécanismes : décodage, techniques opératoires, mémorisation, mettre la technique avant le sens, c'est « mettre en option » la pensée, la compréhension, la réflexion, l'esprit critique. C'est oublier que l'enfant, dès le berceau, questionne le monde pour le comprendre et tenter de se l'approprier. C'est oublier que la pensée se construit à partir d'essais et erreurs, mais aussi de questionnements, d'hypothèses avancées, expérimentées, revues, réajustées. C'est considérer l'enfant, l'élève, comme une machine qui devra régurgiter au moment voulu ce qui lui a été transmis (input -> output, boîte noire : on ne veut rien savoir du sujet lui-même...). Il est vrai que certains enfants dont l'accompagnement familial est en phase avec la culture scolaire ont moins besoin que d'autres de l'école pour mettre en oeuvre leurs capacités réflexives ou créatrices. Quels enfants et quelle société veut-on développer ? La réflexion, la créativité et le pouvoir pour les uns, « l'élite » telle que définie par les valeurs d'une société libérale - les automatismes et l'exécutif pour les autres chez lesquels on se sera bien gardé de développer les outils de la pensée : esprit critique, capacités à analyser ce qu'ils vivent, ce qu'ils produisent. Des autres qui ne seront même plus en état de se révolter.

Le président du Groupe Français d'Education nouvelle (GFEN) écrivait en novembre 2008 : « Resserrée sur le français, les mathématiques (19 H sur 24 au cycle 2), comment l'école pourrait-elle ouvrir les élèves à d'autres horizons, susciter curiosité sur le monde et envie d'apprendre ? A moins qu'on ne rêve d'externaliser les activités culturelles, artistiques et sportives. Devinez qui y trouverait bénéfice... ». Et il concluait : « Face à un tel projet, aucun

amendement de surface ne saurait suffire. C'est la philosophie d'ensemble et les présupposés en matière de conceptions de l'enfant, des apprentissages et de la culture qui sont inacceptables... si l'on veut vraiment relever le défi de la démocratisation ». Ces propos ont continué de se concrétiser. Nous avons appris récemment en effet le projet de supprimer les activités sportives du mercredi après-midi. La récupération d'heures d'enseignement et donc la diminution de postes d'enseignants d'EPS privera dans une faible mesure ceux qui ont les moyens de fréquenter des clubs sportifs onéreux. Les autres pourront toujours s'occuper à traîner leur oisiveté dans leur quartier et, pourquoi pas, à décharger leur énergie en cassant quelques boîtes aux lettres, quelques vitres ou, pourquoi pas, quelques voitures...

C'est bien la définition de la finalité de l'école qui est en jeu mais aussi le choix de la société dans laquelle nous voulons que nos enfants vivent. C'est donc d'un choix fondamentalement politique dont il s'agit. Les pédagogues de l'École nouvelle ont toujours affirmé l'articulation étroite entre la société à construire et l'école. S'agit-il de se soumettre à la société telle qu'elle existe ou souhaitons-nous, avec l'école, accompagner les enfants pour construire la société de demain ?

Après une centration sur l'élève (« au centre des apprentissages »), dans un mouvement de bascule bien connu, en mettant « le savoir au centre de l'école » **tout pousse à évacuer le sujet, à ne plus rien vouloir savoir de son désir ou de son refus d'apprendre, à ne rien vouloir savoir de tout le processus** qu'il met en oeuvre dans ses réussites et ses échecs, pour ne se centrer que sur les résultats, sur les productions. On assiste une fois de plus à une expulsion du psychologique du lieu scolaire et à une recentration exclusive sur le pédagogique, sur la technique et sur l'évaluation.

Une évaluation systématique de l'observable, des productions

Dans les textes officiels, on privilégie « l'entraînement » ... voire le « bachotage » que cette logique peut induire, afin que les élèves réussissent.... l'évaluation !

Un des effets pour l'école elle-même en est une mise en concurrence des écoles, dans un libre choix des secteurs scolaires par les parents. Le choix politique actuel semble conduire à vouloir considérer l'école comme une entreprise qui doit produire de la réussite et qui va donc **exclure ceux qui « n'auront pas le profil » désiré...**

L'évaluation des élèves aurait alors pour fonction le contrôle des élèves et serait un outil mis au service de la compétition scolaire. On a pu en constater de nombreux effets pervers lors de l'évaluation des CM2 en décembre 2008. Parmi ceux-ci et non des moindres, s'est produit une pression accrue sur les élèves et un vécu d'échec chez certains élèves sans difficulté particulière qui n'avaient pas « réussi l'évaluation » tout simplement parce que le programme de l'année était loin d'être bouclé... On a pu en constater les effets sur l'estime de soi et la confiance en leurs capacités, justement chez des élèves pour lesquels l'école occupe une grande place dans les préoccupations.

L'enfant se trouve pris dès l'école maternelle dans une compétition effrénée. Albert Jacquard s'en inquiète dans son dernier livre « Le compte à rebours a-t-il commencé ? » : « Notre société est telle que l'horizon du système scolaire se borne aux classements, mais le véritable objectif devrait être en permanence de progresser, d'être meilleur que soi-même et non meilleur que les autres. C'est toute la philosophie de l'école qu'il faut repenser : apprendre à rencontrer les autres pour se construire, ou se battre contre les autres pour les dominer »³.

³ Albert JACQUARD, 2009, *Le compte à rebours a-t-il commencé ?* Saint-Amand-Montrond : éditions Stock, 139 p., p. 126

Un autre effet en est pour les élèves de considérer **les savoirs à acquérir comme de simples marchandises** à échanger au meilleur prix dans une « pédagogie bancaire », selon l'expression du pédagogue brésilien Paulo FREIRE et non comme des réponses aux grandes questions que se sont toujours posés les hommes. Qui ose s'inquiéter de la perte de sens de l'école pour un nombre croissant d'élèves ?

Le choix des aides

Un autre effet encore de cette focalisation unique sur des savoirs fonctionnels concerne **le choix des aides** proposées aux élèves qui rencontreront des difficultés à acquérir ce « socle de connaissance ».

Si le Ministre – comme tous ceux qui s'intéressent aux enfants et à l'école – déplore les 15 % d'enfants « laissés pour compte » ou « constitutifs du noyau dur » de l'échec, que propose-t-il ? Des heures de soutien, encore un peu plus de pédagogie. Il nous faut reconnaître que pour certains élèves en difficulté passagère, un « coup de pouce » peut suffire en effet pour surmonter des difficultés passagères. Ce sont tous ces élèves pour lesquels l'école et les apprentissages ont un sens, ceux pour lesquels « apprendre » et « savoir » ne sont pas synonymes de danger ; ceux qui ont appris à différer le plaisir et qui savent que ce plaisir viendra après l'effort ; ceux dont l'énergie et la pensée sont disponibles pour s'investir au sein d'un groupe-classe et dans les apprentissages ; ceux qui savent qui ils sont, d'où ils viennent, ceux qui parviennent à se faire une place dans le groupe classe sans s'y perdre ou s'y diluer, ceux qui supportent de ne pas savoir, qui acceptent d'apprendre de quelques autres et avec les autres... La présence ou la défaillance (voire la quasi inexistance) de ce socle, de ces fondations, de ces « préalables » - bien que ce terme ne soit plus à la mode -, nous renseigne sur la nature des difficultés de certains élèves.

Les enseignants sont bien placés pour savoir qu'un plus de technique n'a jamais aidé les enfants qui ne sont pas dans ce dynamisme, ceux qui n'ont justement pas construit ces « fondamentaux » qui permettent d'apprendre, de s'investir dans les apprentissages et dans la collectivité scolaire, et ceci pour des raisons complexes et toujours singulières. Leur pensée est encombrée de préoccupations diverses et elle n'est pas disponible. Ils s'agitent, rêvent, s'opposent, semblent « être absents », ne comprennent pas ce qui leur est demandé... Un grand nombre de parents en a conscience et les enfants concernés le ressentent. Il vivent ce supplément de pédagogie comme une violence supplémentaire qui leur est faite. Certains vont s'y soumettre passivement, d'autres et parfois les mêmes au bout de quelque temps, vont tout faire pour fuir ou s'y opposer.

Quels sont alors les fondamentaux pour ces enfants-là ?

Si on s'intéresse vraiment à ces enfants-là, si l'intention est de véritablement les aider à réussir à l'école, il est donc indispensable de s'interroger au cas par cas, dans une écoute clinique de leurs difficultés et de redéfinir pour chacun d'eux ces « fondamentaux », ce socle, cet essentiel, ces fondations qui leur permettront, au sein d'un accompagnement clinique lui aussi, d'utiliser et de développer leurs propres potentialités. En matière éducative « la ruse, savoir ne pas savoir, pour se laisser surprendre par l'inconnu, l'insu, l'inouï d'une rencontre humaine, pour se laisser enseigner, fonde alors le socle d'une action dite : clinique », écrivait Joseph ROUZEL le 20 avril 2009, dans un article intitulé « De la clinique avant toute chose ».

C'est cette rencontre, cette écoute et cet accompagnement cliniques que d'aucuns voudraient évacuer, éliminer, anéantir aujourd'hui, et pas seulement à l'école.

Nous pouvons toutefois faire preuve d'un **optimisme désespéré**.

Optimisme, pourquoi ?

Parce que la technique, aussi sophistiquée soit-elle, montre toujours ses limites. Il y a toujours l'homme derrière. On ne peut tout prévoir, organiser, maîtriser, mesurer. Les militaires eux-mêmes l'affirment aujourd'hui : ce qui est décisif, c'est la guerre psychologique. C'est donc là aussi l'homme, avec ses forces et ses faiblesses, qui va ressurgir au moyen de sa parole, dans toutes les intimidations mais aussi dans toutes les négociations, en dépit de toute la technologie guerrière moderne et ultra-sophistiquée.

Je m'adresse à tous ceux que la clinique dérange : Sortez la clinique par la porte, elle entrera par la fenêtre, car vous ne pourrez pas faire longtemps sans elle.

Désespéré, pourquoi ?

Parce qu'en attendant, si vous réussissez provisoirement à ne pas vouloir entendre et prendre en compte le sujet, ce sera au détriment et au sacrifice d'un nombre croissant d'enfants que l'on aura laissé au bord de la route, sans même leur tendre la main. Ils seront orientés vers des structures autres, à définir, à ré-inventer, dans ou hors l'école. Ou bien ils seront étiquetés « hors normes », soumis à des soins conçus eux-mêmes comme des réponses comportementales visant à réduire, éliminer des « troubles », tout en faisant taire le sujet et ce qu'il tentait de dire malgré tout à travers ses symptômes...

Toutefois, le sujet ne pourra se taire très longtemps. Il reprendra la parole, et peut-être pas de la manière dont vous le souhaiteriez...

Jeannine DUVAL HERAUDET, Membre du Comité scientifique de la FNAREN